



HAL
open science

Histoire des pandémies ou comment nous sommes entrés dans l'Histoire avec le Covid-19

Anne Marie Moulin

► **To cite this version:**

Anne Marie Moulin. Histoire des pandémies ou comment nous sommes entrés dans l'Histoire avec le Covid-19. Bulletin de l'AMCSTI, 2020, 48, p. 23-27. hal-03514105

HAL Id: hal-03514105

<https://hal.science/hal-03514105>

Submitted on 6 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Bulletin de l'Amcsti (Réseau professionnel des cultures scientifiques, techniques et industrielles)
2020, 48, p. 23-27**

**Histoire des pandémies ou comment nous sommes entrés dans l'Histoire avec le Covid-19
Anne Marie Moulin, CNRS, UMR SPHERE (CNRS/Paris V/Paris VII)**

Une question se pose d'emblée : qu'est-ce qu'une pandémie ? La réponse est simple, c'est une épidémie qui touche tout le monde (*pas en grec*), Cela veut dire évidemment le monde connu, comme lorsque Procope au Xe siècle, dit que la peste touche l'ensemble des êtres vivants, c'est-à-dire l'humanité. Ces dernières années, la pandémie a pris un sens plus « technique », et l'OMS s'est arrogé le droit d'en énoncer la définition et de proclamer sa survenue. Il faut donc distinguer entre l'annonce de l'urgence internationale qui revient à solliciter l'aide des grandes puissances, et l'annonce de la pandémie proprement dite, qui signe la reconnaissance de cas de la maladie dans au moins trois continents. Au sens strict, la fièvre hémorragique d'Ébola, cantonnée en 2014 à l'Afrique de l'Ouest (les cas en Europe et même au Sénégal ont été des cas importés), n'est pas une pandémie, bien que l'urgence internationale ait été déclarée en août 2014, quatre mois après le début de l'épidémie, en conformité avec le Règlement Sanitaire international promulgué en 2005 et révisé en 2011, qui fait obligation aux états signataires de se tenir mutuellement au courant et de s'entraider. Nous sommes bien persuadés de vivre l'ère abominable d'une pandémie qui restera dans toutes les mémoires, en raison non seulement du nombre de morts, mais surtout du confinement radical et sans précédent qu'elle a occasionné et de la remise en cause du monde actuel, dont on ne sait encore quelles révolutions elle nous vaudra par la suite. Remarquons que, par le passé, nous avons connu la pandémie grippale de 1968, arrivée en France exactement en août 1968 (en plein été) et qui a fait un million de morts dans le monde. Or, curieusement, peu de témoins s'en souviennent, tant, au moins en France, les évènements politiques de mai ont fait oublier le virus. La grippe espagnole de 1918 avait été aussi pas mal oubliée, bien qu'elle ait fait quarante à cinquante millions de morts, soit plus que la première guerre mondiale : Alfred Crosby a intitulé son histoire *America's Forgotten Pandemic*, la pandémie oubliée. A quoi tient que telle ou telle épidémie reste dans l'Histoire ? La remontée dans le temps que je propose en ce temps de confinement suggère ce que nous éprouvons et vivons dans l'instant par comparaison. Ce rapprochement avec les expériences des pandémies passées n'est pas anachronique, notre expérience du Covid-19 en 2020 fait revivre des épisodes du passé et parfois en tirer quelques conclusions concernant notre situation présente. Relisons donc cette histoire, dont, à mon sens, chaque péripétie évoque une des facettes de notre expérience actuelle, que je propose à la sagacité des lecteurs.

La peste d'Athènes

La lecture du récit dit de la peste d'Athènes par l'historien Thucydide au Ve siècle avant Jésus-Christ, est incontournable pour les contemporains du Covid-19. La peste (peu importe le microbe, dont l'identité est régulièrement discutée), a frappé

une cité à son apogée. Thucydide a observé « l'anomie », autrement dit la perte du sens moral et civique : le désordre entraînés par la mort en masse a fait oublier le respect de la loi divine comme humaine. Toute solidarité avait disparu. Les rituels d'inhumation, devoir si important dans l'Antiquité, n'étaient plus respectés : les cadavres étaient jetés sans honneurs dans des tombereaux, une vision qui a inspiré de nombreux peintres comme Nicolas Poussin. Thucydide célèbre néanmoins les médecins qui cherchaient à soigner et trouver des remèdes, et il fait la remarque importante que « le mal ne frappait pas deux fois le même homme » : ceux qui, comme lui, guérissaient, pouvaient désormais secourir leurs semblables, une remarque qui a moins frappé les générations suivantes que le scandale de l'épidémie mais qui nous parle aujourd'hui d'immunité et d'altruisme.

La peste bubonique

Le terme de peste est synonyme de pestilence ou de catastrophe : il désigne aussi une maladie spécifique, rattachée aujourd'hui à une bactérie découverte par Alexandre Yersin à Hong-Kong en 1894. La peste dite de Justinien s'est abattue en 547 sur l'empire byzantin dont elle a facilité l'invasion par les Arabes au début de l'islam. C'était une peste dite bubonique, caractérisée par des bubons (ganglions) ou grosseurs (ganglions) siégeant souvent dans l'aine, et fréquemment mortelle. Mais c'est la peste « noire », survenue au 14^e siècle, d'Orient en Occident, qui a frappé le plus les mémoires. Elle a fait périr un tiers des populations. Les hommes se sont pourtant relevés (peut-on parler de « résilience » ?) et les historiens proposent que le déclin démographique ait finalement amélioré le sort des survivants, en donnant plus de terres à cultiver, bref en faisant émerger une classe moyenne. La peste a été constamment attribuée à la colère divine devant les péchés des hommes et suscité des regains de ferveur. Une colère que les habitants ont retournée souvent contre des boucs émissaires qui ont pu être les juifs, les étrangers, les errants, les pauvres... parfois encouragés à cela par les pouvoirs publics, désireux d'éviter toute responsabilité : une mécanique sociale qui se déclenche aisément, nous ne le savons que de trop encore aujourd'hui. La religion n'a pas empêché les édiles des cités, en particulier italiennes, de prendre les premières mesures de quarantaine vis-à-vis des bateaux étrangers accostant dans les ports (Raguse, aujourd'hui Dubrovnik, en 1377) En 1403, Venise crée sur un îlot un lazaret, modèle d'hôpital-prison destiné à isoler les voyageurs suspects et éviter qu'ils contaminent la cité. On attribue couramment à ces mesures de surveillance et d'enfermement des pestiférés la disparition de la peste en Europe au début du 18^e siècle, le bouquet final ayant été la peste de Marseille en 1720, qui résulta de la vente de marchandises infectées passées en contrebande dans la cité. En fait, il y eut encore ensuite des épidémies à Moscou, en Orient et sur la rive sud de la Méditerranée, dont la peste d'Oran qui inspira le roman d'Albert Camus en 1947, centré sur l'évocation de la peur qui mine la solidarité humaine et facilite l'épidémie. Si la bactérie a été identifiée en 1894, le mécanisme de transmission n'a été connu qu'au début du 20^e siècle, il met en cause le rat, la puce du rat et celle de l'homme, ce qui explique le rôle des marchandises contaminées. La peste garde une funeste renommée. Alors que le traitement par les cyclines (antibiotiques) est efficace, la survenue, en 1994, d'une épidémie à Surat, ville minière au nord de l'Inde, a déclenché une panique mondiale, la fermeture des aéroports, et un désastre économique pour le continent indien, Si aujourd'hui la peste continue à faire des victimes, c'est en raison de la pauvreté, par exemple à Madagascar qui compte la plupart des cas mondiaux, où les ruraux n'ont pas les moyens de se protéger contre les rats qui sont dans leurs terriers le principal

réservoir de la bactérie. La peste y sévit sous sa forme la plus grave, transmise directement d'homme à homme par les crachats et les postillons. A ce propos, les masques jadis conçus pour les médecins ont été utilisés massivement pour la première fois par les populations lors de la peste de Mandchourie en 1911.

Le choléra

Au moment où la peste prend congé, un nouveau fléau arrive des rives du Gange en Inde, le choléra qui est l'épidémie majeure du 19^e siècle, Il déferle par six pandémies entre 1817 et 1899. Nous vivons actuellement la septième pandémie qui a atteint l'Amérique latine. Le choléra provient de la contamination de l'eau souillée par les excréments humains et cause une diarrhée intense. Comme la plupart des épidémies, il révèle et aggrave les inégalités sociales comme le montre la distribution des cas en fonction de l'accès à l'eau potable. Il a ravagé les villes insalubres et surpeuplées et la parade a consisté dans l'aménagement de l'eau potable et de la voirie. Le traitement du choléra par réhydratation orale ou intraveineuse a été proposé dès le début du 19^e siècle mais a mis du temps à être mis en place de façon cohérente et rapide ; en son absence, le malade se transforme rapidement en cadavre vivant, suscitant la « peur bleue » restée proverbiale. La simplicité et l'efficacité du traitement antibiotique n'empêchent pas le choléra de continuer des ravages dans son berceau indien et dans les pays pauvres de la planète. L'épidémie de Haïti, en 2015, le rappelle. Le choléra a suscité la défiance des populations à l'égard des médecins, vus comme les complices des riches dans l'empoisonnement de leurs semblables défavorisés. Une défiance à l'égard des savants, susceptibles de comploter pour assurer la suprématie de quelques-uns, voilà qui sonne familier à l'heure des *fake news* sur les complots des faiseurs de virus et de vaccins. Il existe bien un vaccin mais il ne donne pas pleine satisfaction et ne saurait se substituer à des mesures assurant l'accès à une eau potable.

La grippe

La pandémie la plus connue est dite « espagnole », du nom du seul pays autorisé à en parler, pendant la première guerre mondiale. Les Alliés pratiquaient le blackout, inquiets que les ennemis obtiennent un cessez-le-feu prématuré. Le fléau vint des États-Unis où tout conspira pour sa transmission fulgurante : la conscription rassemblant les recrues venues de partout, défilant en une énorme parade populaire, traversant l'océan entassés dans des bateaux, produisit la contamination massive des militaires sur le front puis des civils. Pourtant le traumatisme des populations a été moins grand dans les mémoires, qu'on ne l'imagine, il s'est dilué dans le cauchemar de la disparition et la mutilation de millions d'individus qui devait resurgir, à peine une génération plus tard. La grippe n'était pas due à une bactérie, aussi l'histoire des connaissances sur la maladie est-elle indissociable des progrès de la virologie : l'identification de virus, perdant le sens ancien de poisons pour celui d'êtres infimes, dépendants pour se reproduire des cellules qu'ils parasitent. Les virus exigent donc des milieux de culture particuliers sur cellules animales, mises au point seulement après la deuxième guerre mondiale. Si la découverte d'un vaccin a permis la prévention des infections, un détail fâcheux, la mutation rapide du virus dont chaque épidémie porte le nom (AH1N1, AH3N3 etc) impose une révision annuelle du vaccin, au vu des mutations en cours, par l'industrie pharmaceutique : les vaccins ont cessé d'être des produits bon marché, suscitant la méfiance de ceux qui soupçonnent la vaccinologie, science des vaccins d'être au service de l'argent.

Autre conséquence du progrès des connaissances, les scientifiques ont identifié la séquence du virus de 1918 dans des cadavres congelés de l'Arctique datant de la célèbre épidémie. Mais la connaissance de la formule génétique du virus tueur a amené des chercheurs à produire un virus très proche adapté au furet qui sert de modèle de la maladie. Le tollé déclenché par ces expérimentations rappelle que la science a une maîtrise incomplète des phénomènes qu'elle observe et nourrit ainsi une inquiétude dans la population vis-à-vis des apprentis sorciers des laboratoires, que de folles politiques pourraient détourner à des fins perverses.

Le Sida

Avec le Sida, apparu autour de 1981, dont nous sommes contemporains, nous abordons une pandémie dont nous découvrons lentement les lointaines prémises. Les progrès considérables de la biologie moléculaire ont permis assez rapidement, en 1983, d'identifier le virus en cause, le VIH ou virus de l'immunodéficience humaine. La maladie transmise sexuellement a traumatisé une génération qui venait d'accéder à la maîtrise de la fécondité et à la libéralisation des mœurs. La même biologie moléculaire a permis de remonter le temps et de formuler l'hypothèse du passage initial du virus du singe à l'homme au début du 20^e siècle, *qui s'est ensuite lentement adapté à ce dernier*. La circulation du virus en Afrique centrale a été ensuite facilitée par des événements qui ont concouru à son émergence, comme les migrations de travailleurs, les transfusions et l'usage de seringues mal stérilisées pour médicaments ou vaccins. Amère leçon, à méditer, de la rançon de la globalisation. L'infection au début rapidement mortelle, s'est muée grâce aux traitements apparus dix ans plus tard, en une maladie chronique exigeant un traitement à vie. Tous les séropositifs, tant s'en faut n'en bénéficient pas encore, en particulier en Afrique. Le sida a entraîné des effets positifs en alertant au risque grave de stigmatisation des personnes « vivant avec le VIH ». Les associations de malades ont joué un rôle sans précédent dans la stimulation des recherches et la surveillance de l'éthique des comportements, un phénomène que pour le moment, il n'est guère loisible d'observer dans la riposte au Covid-19. Celle-ci a été beaucoup impulsée d'en haut, par politiques et scientifiques associés, sans prendre garde aux conséquences du confinement. Celui-ci a révélé et accentué les inégalités sociales, toujours présentes dans les épidémies, et qui n'ont pas amorcé la participation démocratique à la gestion d'un virus qui suscite par ailleurs encore beaucoup de questions scientifiques *incomplètement* résolues.

Ébola

Le virus Ébola a commencé sa carrière dans un coin perdu du Zaïre, en 1976, près d'une rivière qui lui a donné son nom. Il illustre la capacité des laboratoires de haute virologie d'identifier des agents pathogènes inconnus auxquels on allait de plus en plus prêter attention sous le nom de « virus émergents », appellation apparue en 1990. La plupart de ces virus ont été décrits dans des habitats particuliers et lointains, curiosités exerçant la sagacité des virologistes et des épidémiologistes, sans impact sur le reste du monde. Aussi l'épidémie qui en 2014 a frappé trois pays d'Afrique de l'Ouest, la Guinée, le Libéria, et la Sierra-Leone et leurs capitales surpeuplées, a créé une panique dans le reste du monde, à l'annonce de l'urgence internationale par l'OMS en août 2014. Il s'agissait d'une fièvre hémorragique rappelant la fièvre jaune, pouvant être rapidement mortelle en l'absence d'une réanimation adaptée que les hôpitaux locaux n'étaient guère en mesure de pourvoir, surtout au début. D'autre part, la fréquence des décès dans les

structures de soin entraînait la défiance des populations tendant à dissimuler leurs malades et peu enclines au début à accepter les mesures d'isolement dit communautaire (euphémisme pour quarantaine à domicile). La survenue du Covid-19 a mis fin à la sécurité des Occidentaux vis-à-vis des crises sanitaires chez les autres, soudain conscients de la fragilité des civilisations et des conséquences imprévues des transformations rapides du monde vivant où nous évoluons. Ébola comme le Covid-19 nous viendrait des chauves-souris, peut-être avec des hôtes animaux intermédiaires : c'est tout notre rapport au monde animal et vivant bref avec la Nature qui doit être repensé, encore une révolution mentale associée à l'histoire des épidémies, passées et présentes.

Synopsis de l'ouvrage

Une peste en Europe

Où en est la démocratie sanitaire?

Introduction

Quand le peuple donne lui-même son avis sur la santé

En 2019, il était de plus en plus question de passer la main. La Charte du patient hospitalisé donnait officiellement de plus en plus la parole au malade et faisait de plus en plus de place à sa décision, compte tenu, bien sûr, qu'il devait être tenu au courant dans le détail de sa « vérité ».

Au moment du vote de la loi de santé, une concertation populaire avait été organisée en 2017, ou du moins une consultation en réduction menée auprès d'une sélection de citoyens considérés comme représentatifs. J'ai fait partie du comité consultatif chargé d'organiser ces assises et d'en tirer un rapport. A ce moment, nous avons envisagé de faire un référendum sur la question des vaccins et d'établir une démocratie directe dans le domaine de la santé

Tissot a écrit en « un Avis au peuple sur sa santé Quand le peuple donne lui-même son avis sur la santé.

La santé du peuple est supposée depuis longtemps être un souci majeur du souverain. Les catastrophes peuvent provenir aussi bien de la divinité qui châtie les hommes que de l'imprévoyance et la légèreté des monarques. Les textes de la Renaissance interpellent directement les autorités et selon les cas critiquent ou célèbrent leur intervention.

Nous avons inscrit le principe de précaution dans la constitution française, très bien, nous disposons d'un plan pour la grippe aviaire, remanié en 2011, et prévu pour servir de guide dans le cas d'une émergence, adaptable pour des virus inconnus. Il y a débordé une énumération des rouages essentiels indispensables à garder en fonctionnement contre les catastrophes naturelles et les autres, tremblements de

terre ou éruption volcaniques, un risque non négligeable en Italie, par exemple, mais aussi pour le fonctionnement d'une société même repliée sur elle-même. Or les mécanismes de solidarité qui existent à l'état semi-embryonnaire par temps ordinaire sont revus à la baisse. A circonstances exceptionnelles comportement exceptionnel ! Double déception, une médecine de pointe n'est pas prête à soutenir le choc de la nouvelle pandémie, et, autre déception, l'épidémie ne manifeste pas la vitalité de cet trésor qu'on croyait posséder, la démocratie sanitaire.

1 Mon journal de bord au temps du Covid19

Mon point de vue sur l'épidémie, et ma participation à la couverture médiatique : une expérience unique.

Médecine et philosophie : une alliance indiscutable et le sens de toute ma vie antérieure

Rappel de la chronologie des Coronavirus, SRAS (2003), Middle East Respiratory Syndrom (MERS), 2010 ? Une nouvelle famille de virus

Le Covid 19, une épidémie en cours de décryptage. La science à marches forcées. Et la politique intérieure et internationale. Autant de questions qui s'organisent autour de l'interrogation sur l'idée de démocratie sanitaire. La question politique de la supériorité de tel ou tel mode de gouvernement a été posée depuis le début et s'est prolongée, au fur et à mesure des péripéties de l'infection, avec une comparaison entre les pays. Comparaison tous azimuts, s'agissant de comparer des situations très différentes, d'états de dimensions, d'histoires et de cultures différentes.

J'ai été témoin de l'épidémie d'un coronavirus nommé Covid19. Je suis restée à Paris depuis le début de l'épidémie, disons de janvier 2020 à..., date de la fin de l'épidémie. J'ai ainsi pu assister au spectacle de l'impréparation prévisible, terme sur lequel il faudra revenir, et au désastre sanitaire, un désastre qui n'a pas surpris tous ceux qui connaissaient les difficultés du système sanitaire et l'ébranlement sur ses bases de l'institution hospitalière. J'assistais comme les collègues et confrères et consoeurs à cette catastrophe qui était suspendue sur nos têtes. Je la vivais d'autant plus mal qu'il y a plus de vingt ans, revenue des Etats-Unis, d'un long séjour dans deux des plus prestigieuses écoles de médecine, Harvard à Boston et Johns Hopkins à Baltimore, je revenais avec une mission sacrée, celle d'exhorter mes concitoyens à fortifier, fortifier, consolider et améliorer un système de santé et de sécurité sociale qui bon an mal an ne fonctionnait pas si mal que ça.

Depuis mon retour en France, il y avait eu quelques oiseaux de mauvais augures qui ont annoncé la tempête. J'emprunte ce terme à mon ami Hervé Chneiweis avec son Avis éthique par temps de tempête. En 19XX, Laurie Garrett a lancé un cri d'alarme à propos de l'effondrement de la Santé publique (*The Collapse of Public Health*), Aquilino Morelle, qui avait pourtant été aux commandes en haut lieu, en tant qu'énarque et médecin, avec *La défaite de la Santé publique* (200 ?), a produit un brulot qui a fait long feu et n'a pas déclenché, en dépit de son éminence dans l'establishment, le repentir et... la réforme. De plus, et sans lien logique, j'ai endossé pour la première fois sur une longue durée le rôle de patiente, à la suite

d'un très grave accident de voiture dans le sud de la Guinée, en 2018. L'épreuve a été double, non seulement j'ai manqué de peu la mort, mais j'ai appréhendé cruellement le désastre d'un système hospitalier marqué par le démantèlement et l'incertitude, l'émiettement de l'équipe de base, les manquements tant à la déontologie du soignant qu'à la bonne science, et j'en garde quelques séquelles. Mais ce n'est pas la rancœur qui dicte mon propos, ce serait plutôt l'humiliation profonde que j'ai ressentie, devant le vacillement d'une profession médicale à laquelle j'étais fière d'appartenir, quelque chose comme La trahison des clercs, une phrase qui n'est pas de moi mais de Julien Benda (195 ?) dans un tout autre contexte.

Evidemment, j'emprunte aussi le titre de ce chapitre à Daniel Defoe et à son Journal de la peste de , c'est en fait une fiction, Defoe avait dix ans au moment de la peste de Londres en 1665, et il a écrit ce « Journal » quarante ans plus tard, en 17XX. Il a cependant recueilli de nombreux témoignages auprès des survivants, en tout cas suffisamment pour laisser un document de valeur. Mais je suis plus sensible aux textes de ceux qui ont été mêlés à ce qu'ils ont souvent décrit comme un chaos, auquel l'écrit permettait rétrospectivement de donner forme et sens.

Chapitre 2

Comment les peuples vivent les grandes épidémies

Nous disposons de nombreux textes sur les sociétés pendant les épidémies, en commençant par le texte de Thucydide sur La peste d'Athènes, en 450 avant J-C, texte d'un témoin, qui a fourni pendant longtemps une sorte de récit modèle et aussi de modèle de la réflexion morale et de l'anticipation de l'épidémie suivante... Mais ces récits, de témoins ou pas, n'émanent qu'indirectement du peuple...

L'anachronisme est aux yeux des historiens le péché qui ne pardonne pas. L'Ecole française des Annales l'a dénoncé avec force, en proposant un cadre d'analyse, qui est celui des mentalités. Autant que possible, l'historien doit reconstituer un cadre mental, hors duquel il n'est pas possible de porter un jugement sur un comportement ou une attitude. Le modèle était l'ouvrage de Lucien Febvre qui à propos de l'athéisme supposé du curé de Meudon François Rabelais, s'interrogeait sur ce que pouvait bien vouloir dire « L'incroyance au XVIe siècle » un livre qui, précisément en nous interdisant de projeter nos catégories sur les époques passées nous donnait paradoxalement la sensation enivrante de pénétrer dans les esprits de nos prédécesseurs et de comprendre Rabelais et sa génération comme personne ne l'avait fait avant nous.

La sécurité sanitaire n'est pas uniquement une affaire d'experts, elle entre également dans une démarche de démocratie sanitaire. »

Où chercher « Un consensus basé sur des valeurs éthiques partagées » symboliquement, Delfraissy est à la fois président du comité scientifique qui conseille Macron et président du Comité international d'éthique, cela signifie-t-il qu'il assume et concilie pleinement ses deux casquettes ?

2 Le peuple dans les épidémies au cours de l'Histoire, un acteur oublié ?

Que savons-nous du peuple au cours des grandes épidémies ?

La démocratie grecque en panne : la peste d'Athènes (Thucydide, 5^e s av J-C), un modèle rhétorique de « l'anomie », la débandade des citoyens et l'oubli des lois ;
Les épidémies dans l'histoire, le peuple et les épidémies

Le premier grand récit dit la peste d'Athènes, même si nous ne savons pas si c'était vraiment la peste que nous connaissons aujourd'hui, due à une bactérie décrite par Alexandre Yersin ,en 1893 est celui de Thucydide. Ce récit nous provient d'un témoin oculaire puisque Thucydide a contracté la maladie et en a guéri, et s'est appuyé de surcroît sur les témoignages des survivants. C'est bien un citoyen grec, mais pas tout à fait comme les autres, et de plus en un temps où le pays réel de la démocratie athénienne exclut les femmes, les métèques et les esclaves, donc ne forme guère que quelques centaines d'hommes.

La peste d'Athènes a éclaté au Ve siècle avant Jésus-Christ, de 430 à 429 et s'est reproduite plus tard mais avec une moindre intensité. Elle aurait tué plusieurs milliers de personnes ?

Elle est survenue à Athènes au décours de la guerre avec sa rivale Sparte qui a envahi tout le Péloponnèse, Athènes est située au nord de la péninsule. L'épidémie a dû survenir au moment où les citoyens athéniens étaient à la fois affaiblis physiquement (par manque de vivres et moralement, sous le vent de la défaite. Les Spartiates ont d'ailleurs été accusés d'avoir empoisonné les puits, un thème que l'on retrouvera souvent au cours des épidémies dans l'Histoire

La peste, il ne s'agissait donc probablement pas d'une peste au sens contemporain du terme, et au fur et à mesure de l'extension des connaissances médicales, on a proposé de nouvelles hypothèses sur la nature du mal allant de la peste au sens actuel au typhus, à la tularémie, à l'ergotisme, et plus récemment jusqu'à la dengue, une maladie virale due à un virus hémorragique, transmis par les moustiques, qui fait beaucoup parler d'elle, notamment en Asie du sud Est.

La peste est décrite en termes directement empruntés aux médecins, bien qu'ils ne disposent ni de diagnostics précis ni de traitements. Elle commence avec une irritation dans le pharynx et la gorge, toux, hoquet, vomissements, et une difficulté à respirer puis touche tous les organes et s'étend dans tout le corps avec une éruption de boutons et peut même entraîner une chute des extrémités (d'où l'évocation du typhus qui peut parfois être incriminé, ou l'ergotisme) et aussi des parties sexuelles, détail qui à l'heure actuelle n'évoque rien.

Le tableau de Thucydide est celui d'un désordre indescriptible. Les oracles ne servent à rien et ne disent rien qui aide dans les circonstances. Les prières sont vaines. Le désespoir s'empare des citoyens qui ne connaissent plus ni les lois divines ni les lois humaines, et on comprend à l'accent de Thucydide que pour lui la transgression de ces dernières est aussi grave. L'enterrement décent est bâclé ou même inexistant, certains parents jetant leurs morts dans le premier bûcher trouvé.

Thucydide donne de l'importance à la médecine. Il donne tous les détails on dirait aujourd'hui cliniques, des symptômes et des signes physiques pour instruire les médecins de demain et reconnaître la peste quand, comme il est probable, elle reviendra demain, et savoir s'organiser pour échapper à la maladie. En particulier, il mentionne que ceux qui ont guéri de la peste, au nombre desquels il se range, ne risquent plus rien et peuvent se consacrer à leurs compatriotes sans danger, ceux qui, « connaissant le mal, étaient en sécurité ». On se souviendra que la même chose s'est dite pendant l'épidémie de coronavirus : ceux qui ont guéri ou ont été testés positifs peuvent venir à la rescousse.

Le texte de l'historien grec, parce que c'est le récit d'un témoin et parce qu'il se hausse à la moralisation de l'évènement, est devenu un classique, dont la facture a durablement inspiré les récits de peste, en particulier faits par ceux qui, contrairement à lui, n'avaient pas été des témoins oculaires, des « autoptiques » Voir Peste de Lucrèce

La peste médiévale, la peste noire survient au 15^e siècle en 13XX, c'est à ce moment que la ville de Raguse commence à mettre en place les éléments d'une quarantaine. Venise, porte de l'Orient, est toujours célébrée pour son organisation des quarantaines au XVe siècle, elle construit un lazaret et organise des conseils de santé sur lesquelles toutes les villes de la Renaissance italienne, alors à son apogée, se modèleront, et c'est ainsi que nous possédons des archives qui permettent d'évaluer et même de chiffrer les conséquences des épidémies

Les grands déplacements intercontinentaux : la syphilis et la découverte du Nouveau Monde

Le 19^e siècle, le siècle du choléra et l'explosion des transports

La pandémie du Sida...

Ebola, Zika

2 La traque des responsables. Les boucs émissaires

Delumeau voit dans la recherche des boucs émissaires le transfert et la fin de l'angoisse investie dans des individus bien réels, à poursuivre et à châtier, souvent parce qu'ils sont déjà marginaux ou juste tolérés.

Au nom de gestes équivoques et aisément interprétables par un public nerveux à l'affût des coupables ;

Dans le récit de la peste de Milan de 1630, nous disposons d'un reportage sur le vif, sous la plume d'un témoin oculaire, un autoptique x années plus tard, il décrit la foule appréhendant un huissier passant de maison en maison pour enregistrer les décès. Quelle était la fonction d'un huissier à la Renaissance, quand on sait aujourd'hui combien les huissiers, exécuteurs des faillites sont impopulaires et souvent menacés. L'huissier, on l'a vu, a appliqué une peinture sur les murs d'une maison, il fait donc partie de ces « oigneurs » de peste dont la réputation se transmet. Mis derechef à la torture il finit par avouer mais charge un complice, un barbier, donc un barbier chirurgien. Quand l'officine de ce dernier est perquisitionnée, on trouve chez lui, ce n'est pas étonnant, des fioles de liquides inconnus et surtout une moisissure au fond d'une marmite. Lui aussi nie l'évidence, mais finit par avouer que la commande du poison vient d'un haut personnage qui opportunément a quitté Milan pour se réfugier à Rome chez le pape qui le protège. Il s'en sortira indemne, tandis que les deux pauvres diables sont exécutés.

Cette recherche de boucs émissaires est souvent plus ou moins inspirée ou tout au moins favorisée par les pouvoirs en place qui redoutent la turbulence populaire, et les mécontentements qui couvaient, par une manœuvre de détournement. Car qui peu au fond mieux concentrer les critiques que les pouvoirs en place, seigneuriaux, féodaux ou de nos jours gouvernementaux. On le voit bien avec le Corona aujourd'hui : où le gouvernement est alternativement critiqué pour en faire trop ou pas assez et de toute façon subira de plein fouet une critique puisqu'il est aux manettes et n'a pas anticipé de nos jours, dans le déploiement de la recherche, de la surveillance ou du soin.

Une fable politique détournée

La Vauderie d'Arras est restée célèbre pour l'interférence qu'elle a représenté entre l'Inquisition et une sorte de justice populaire. En 14. , une peste éclate à Arras, alors aux mains des ducs de Bourgogne, alliés de l'Angleterre. L'épisode se situe après le procès de Jeanne d'Arc, brûlée vive et considérée par l'Eglise comme une sorcière. Dans une atmosphère de guerre civile, la peste alimente les divisions et la chasse aux boucs émissaires. Elle se traduit par une chasse aux « hérétiques », affublés du nom de Vaudois, le nom vient d'un mouvement religieux dissident dans le canton de Vaux. L'Inquisition fait arrêter un certain nombre de suspects et s'acharne à obtenir des aveux. Parmi les accusés, l'un d'eux étonne par sa constance à refuser les chefs d'accusation sous la torture, et à n'admettre que celui d'avoir tenté de s'évader, et encore sous la menace d'un codétenu ! Il devrait peut-être la vie à son stoïcisme car emprisonné à vie, il finit par être libéré, il sera même réhabilité par l'Eglise un siècle plus tard.

Cet épisode a été repris et travaillé par l'auteur polonais Andrzej Szczypiorski, en 1971. S a profondément modifié la trame historique et même géographique, il situe Arras près de Bruges, ce qui nous met dans l'ambiance flamande de l'œuvre au Noir de Marguerite Yourcenar et de la biographie de son médecin Zénon, lui aussi suspect d'hérésie ce qui pour un moderne signifie une sorte de pensée libre. S représente un religieux qui assiste à une épidémie de violences, aux seules fins de purger la ville de ses éléments coupables, d'où un délire d'accusations et d'auto accusations. D'accusations contre les juifs, les éternels coupables de la mort du Christ, l'exécution de l'un d'entre eux ouvre le roman, et le massacre de la communauté n'est que le prélude de purges sanglantes sous divers prétextes.

Mais il est clair que l'auteur ne prétend pas reconstituer une fresque historique mais développer une fable transparente, la contagion mortelle de l'autoaccusation et de l'auto critique dans un parti hégémonique qui se mutilé pour se maintenir au pouvoir. Arras, c'est Varsovie en 1968, au moment où les soviétiques interviennent à Prague, et la Pologne s'agite sous le joug russe, et les communistes polonais s'interrogent sur leur destin. Les historiens font la moue devant les nombreuses erreurs historiques de l'auteur qui n'a certainement pas cherché l'exactitude historique mais le parallèle saisissable par l'interlocuteur polonais. Le livre, d'abord acclamé comme un chef d'œuvre littéraire est ensuite mis au rancart pour la critique politique qu'il distille, il sera traduit en français en .

Trouver une cause, un responsable : « semeurs de peste », empoisonneurs de puits, Angoisse et peur (thèse de Jean Delumeau sur la projection d'angoisses diffuses en peur centrée sur une catégorie sociale : juifs, marginaux, plus tard au 19^e siècle, professions (chiffonniers, médecins) ; la malle de l'immigrant et le typhus de Brill-Zinsser au début du 20^e ; le contrôle des migrants à Ellis Island à l'orée de l'Amérique

Les épidémies du XXI^e siècle Ebola et Zika, les coronavirus

L'histoire de la peste de Milan

La Chine et l'Ouest des Etats-Unis ; origine asiatique des coronavirus ?

3 Vengeance de Dieu ? Vengeance de la Nature ?

L'épidémie est-elle en tout point exceptionnelle ou s'inscrit-elle dans un cycle, rappel d'un châtement divin ou récurrence de la négligence des hommes ?

La peste est décrite avec les mots d'une catastrophe naturelle, comme un incendie qui fait rage, comme un ouragan qui s'abat sur les hommes, comme une mer démontée qui sème la ruine. Il y a aussi de la diablerie dans l'épidémie, comme si au fond la divinité relâchait le Damné qu'elle musèle ordinairement. C'est le sens de la peste dans la Bible où elle s'abat d'abord sur les Philistins à Asdod après qu'ils aient dérobé l'Arche d'Alliance, mais elle atteint aussi les Hébreux.

Il n'est pas d'épidémie pendant les vingt millénaires de l'époque qui n'ait fait l'objet de sévères remontrances. Le peuple est semoncé et s'empresse à allumer des bougies dans les processions qui implorent Dieu de les protéger et promettent de ne plus pécher. Il en reste quelque chose dans les processions des Rogations qui serpentent au printemps dans les jardins et les champs en priant Dieu de préserver les récoltes de la grêle et des insectes, mais aussi de détourner la peste, une variante de la foudre divine, qui fut jadis l'arme du Dieu Jupiter des Romains.

Au moment de la Réforme, la peste divine est évoquée selon les cas comme une marque de l'approbation de la lutte contre la Réforme de Luther et Calvin et l'occasion de marquer les points des uns et des autres, tout particulièrement dans les villes divisées entre protestants et catholiques, pour encourager le zèle des uns ou menacer les dissidents.

Aujourd'hui la revanche de la Nature tend à remplacer la colère de Dieu. « La pandémie vient au secours de l'écologie », comme titre dans *Le Monde* Sonia Shah, auteur il y a une dizaine d'années d'un ouvrage dénonçant le déferlement des essais cliniques dans les pays du Sud, au bénéfice des pays les plus fortunés. Les émergences virales signent le désordre créé au sein de la nature par l'urbanisation démesurée, la déforestation, la réduction de la biodiversité etc. Les grands maux de nos civilisations pêle-mêle, les contacts répétés avec des espèces animales vivant jadis au fond des forêts sans contact avec les hommes, la perte de diversité induite par les élevages sélectionnés selon des critères commerciaux (poulets engraisés, animaux de compétition, etc). L'homme, maître de la Nature après avoir été chassé du Paradis, a perdu toute mesure vis-à-vis d'un domaine qui lui avait été confié. La Nature est un nom pour ce panthéisme d'un nouveau genre, elle a accédé à une vraie personnification, et Michel Serres a proposé que l'humanité signe avec elle un contrat explicite.

Les virus ou la colère de Dieu

Comme le dit avec tristesse Stanley, le découvreur du virus, « if virus had not been discovered, all would not have been well. » (1957) Autrement dit, nous ne les percevions pas au Moyen-Age mais ils étaient déjà là et coexistaient souterrainement en nous et avec nous. Certains d'entre eux faisaient déjà partie de notre génome, et habitaient nos organes et nos cellules, cellules que nous n'avions pas appris à voir au microscope. Ces dernières années, des virologues ont décrit un nombre incalculable de virus dans un cube de terre au Burkina Faso, arrosé d'urine de rongeurs (Jean-Paul Gonzalez et coll.) dont la plupart sans lien avec une pathologie connue, un monde vivant dans lequel nous sommes plongés.

C'est là que nous voyons intervenir un phénomène assimilable à un *Deus ex machina*, qui descend sur la scène comme les machines du théâtre antique, ce sont les modifications du comportement humain qui enclencheraient de nouvelles pathologies. Il y a vingt ans, lors d'un colloque, j'avais partagé ma chambre avec une

vétérinaire britannique qui m'expliqua en confiance qu'elle ne mangeait plus de poulet, non pas tant par pitié des souffrances des animaux que par obsession d'une infection transmise par eux. Des conditions que l'on peut dire inhumaines pour les élevages, tassés, confinés sans autre raison que le développement rapide des jeunes avec prise de poids, ont imposé la prise systématique d'anticoccidiens (contre une maladie très fréquente chez les volailles en batterie) et des antibiotiques, lesquels par contrecoup ont facilité l'émergence des résistances des agents des infections humaines. Plusieurs années ont été nécessaires pour revoir à la baisse l'utilisation vétérinaire des antibiotiques, avec un retard notable en France.

Ce qui ne revient pas à désespérer de l'homme et de ses privilèges par rapport aux autres espèces, mais à lui rappeler sévèrement la morale de l'histoire, de sa place, non des moindres, dans le monde des vivants, avec lequel il partage ressources et dangers. L'intrication des organismes vivants est en effet une réalité.

Mais les virus sont-ils vivants ? La question est toujours controversée. Les scientifiques interrogés sont divisés à cet égard, mais il est clair que les virus occupent une place importante dans le monde des vivants, je laisse au spécialiste le soin d'argumenter pour ou contre leur statut mais ils font comme nous, ils s'adaptent en utilisant leur pouvoir de mutation, particulièrement élevé chez les virus à ARN, qui ont un échelon de plus à franchir pour fabriquer leurs protéines, en passant par la transcriptase reverse (chez le virus du Sida, par exemple) qui permet de remonter de l'ARN à l'ADN.

Fuir à la campagne, un vieux réflexe

Aux premières annonces de l'épidémie de Covid19, la population a fui, pas seulement les élites

Le Décaméron, essai de démocratie à la campagne

Autour de 1350, Boccace a écrit Le Décaméron ou les Dix Jours de *déka* et *imera*, jour. La peste ravage Florence, il s'agit de la peste bubonique, le mot est désormais employé couramment, Boccace parle de 100 000 morts et raconte comment « combien de vaillants hommes, de belles dames, combien de vaillants jouvenceaux, que non seulement n'importe qui, mais Galien, Hippocrate ou Esculape auraient jugé en parfaite santé, dinèrent le matin avec leurs parents, compagnons et amis et le soir venu soupèrent en l'autre monde avec leurs trépassés. » Seules dans l'église vide de Santa Maria Novella, sept jeunes dames expriment leur détresse et le projet de s'échapper en un lieu plus agréable. Elles éprouvent néanmoins le besoin de justifier leur évasion, rappelant qu'elles ne doivent plus d'assistance aux leurs qui ont péri et que l'homme a le droit de préserver sa vie, y compris en tuant, si l'obligation en apparaît. Elles disent aussi leur peur dans une société qui a perdu tout sens de l'honneur, et simplement leur réserve de partir seules et de donner lieu à des soupçons. Elles envisagent ce qu'elles ne considèrent pas comme une désertion mais s'inquiètent de leur solitude et des difficultés à appliquer leur plan quand apparaissent trois jeunes gens amoureux de certaines d'entre elles, qui s'engagent à les aider.

La petite troupe gagne discrètement une campagne à quelques lieues de Florence, un lieu charmeur une montagne, des prairies, des fleurs des oiseaux. Mais si l'idée est bien de se donner du bon temps et du plaisir, cet asile charmeur loin du monde doit se donner des lois, et pour éviter l'ennui comme la discorde, ils décident

d'avoir un chef ou un meneur de jeu. Il ou elle era élu par tous. C'est lui ou elle qui est le maître incontesté pour toute la journée et le soir il passe le pouvoir à un ou une autre.

Pamphylie est élue et tresse la couronne avec les feuilles d'u laurier du jardin pour désigner l'insigne de ce pouvoir temporaire. Elle institue son gouvernement en nommant les domestiques à différentes fonctions pour assurer le quotidien. La compagnie se répand dans l jardins puis revient à l'heure dite pour le repas pour lequel ils s'installent, non sans s'être, il y a lieu de le souligner « s'être lavé les mains

Chapitre 7

De la vanité de gagner une guerre

L'abus de la terminologie guerrière amène à réfléchir sur les ressorts invoqués par les autorités dans leurs adresses au peuple. C'est Emmanuel Macron qui scande dans son discours du 14 mars par cinq fois « nous sommes en guerre », comme si c'était la seule rhétorique disponible pour obtenir l'Union Sacrée et l'obéissance inconditionnelle. C'est probablement une des ressources rhétoriques les plus puissantes et les plus rodées pour parler au peuple et le diriger en lui promettant par ailleurs une aide à court et long terme.

Chapitre 4

La plus grande démocratie sanitaire. L'OMS (Organisation Mondiale de la Santé)

Le XXe siècle a vu se mettre en place de nombreuses institutions visant à réglementation des quarantaines à incidence internationale, et la protection des maladies infectieuses. Séparées par des divergences politiques ou scientifiques (Office International d'Hygiène Publique en 1909 et Organisation d'Hygiène de la Société des Nations en 1922, institutions américaines successives aboutissant à la PAHO (Pan American Health Organization), ordres missionnaires, Croix Rouge etc, sans oublier bien sûr la Fondation Rockefeller, fondée en 1911 ? dont le budget a régulièrement dépassé celui de la Société des Nations dans le domaine de l'hygiène. Après la deuxième guerre, l'OMS, fondée en 1948, a témoigné d'un désir, fréquent après les grands conflits, de coopération et de paix universelles. Elle a nourri l'idéal de représenter, à la différence de l'ONU, dominée par un Comité des Grands, un véritable parlement sanitaire mondial qui édicterait des lois de portée universelle, ancrées dans une démocratie sans précédent, l'Assemblée mondiale de la santé, qui a réuni, au début, les représentants qualifiés en santé d'une quarantaine d'états membres (aujourd'hui 194 états). L'OMS espérait entrainer les pays dans la réalisation commune du droit à la santé, défini comme un état de bien-être total, physique, psychique, social et culturel, un idéal commun qui semblait aller de soi et faire converger les efforts de toutes les nations, dont celles apparues au cours de la décolonisation.

Cet espoir de gouvernement du monde a été rapidement démenti par l'échec retentissant de sa dénonciation de l'industrie alimentaire (dont le géant suisse Nestlé) en s'opposant activement à la diffusion du biberon. Celui-ci commençait à se répandre dans les pays dits sous-développés, synonyme d'une évolution du sort des femmes et d'une modernité en cours. La mise hors la loi du biberon, les démonstrations spectaculaires sur place de leur destruction dans le but de maintenir l'allaitement traditionnel. En 2020, l'allaitement exclusif des six premiers mois est

recommandé par l'OMS), parce que simple et rapide et surtout n'exposant pas à l'usage d'une eau douteuse déclenchant les diarrhées, première cause de mortalité infantile en Afrique et Amérique latine.

L'affaire a été suivie d'une reculade devant les objections de la puissante Organisation Mondiale du Commerce et le grief mortel d'interférer avec les lois du marché, le nouveau Veau d'Or. Plus jamais, l'OMS ne tentera ce Quitte ou Double. Elle se contentera d'émettre modestement des recommandations, en revanche elle prodiguera ses recommandations sans retenue, au point de créer un pli chez le moindre étudiant en santé publique, qui se voyant au bord d'accéder au rang d'expert international s'entraîne en ornant le moindre mémoire de recommandations à ses futurs pairs.

L'Assemblée mondiale de la santé en qui réside la légitimité, nomme un directeur qui s'appuie sur un comité exécutif proposant, à la fin de son mandat, un successeur à l'Assemblée.

A la différence de l'ONU dont elle est pourtant une agence technique, l'OMS n'est pas directement dominée par un comité des Grands. Cependant elle a été longtemps dirigée par des médecins pour la plupart occidentaux, et ce n'est que depuis 2017 qu'elle est dirigée par un non-médecin et un Africain. Jusqu'alors, le choix du directeur et de sa nationalité a fait régulièrement l'objet de grandes manœuvres diplomatiques internationales, chaque grand pays ayant plus ou moins son candidat. Et de fait les décisions à prendre en matière de santé ont à la fois un versant scientifique et sanitaire, et un versant diplomatique. En 2003, et malgré le mécontentement et le déni de la Chine, au moment de l'épidémie de SRAS, l'OMS a incité les pays à prendre des mesures pour se protéger contre le coronavirus qui avait frappé dans le sud de la Chine. En cas de grande épidémie, l'OMS, en vertu du Règlement international voté en 2005, s'appuie désormais sur un comité d'experts pour qualifier l'évènement, inciter les états membres et les états concernés à prendre les mesures qui s'imposent et déclarer (ou non) l'urgence sanitaire internationale. L'épidémie d'Ebola a commencé en mars 2014, l'urgence n'a été annoncée par l'OMS qu'au mois d'août, Médecins sans Frontières est montée au créneau un retard que l'ONG a attribué la passivité égoïste des Occidentaux non concernés par cette lointaine maladie.

La crise du Corona a illustré une fois de plus l'équilibre à trouver pour l'organisation entre la temporisation prudente et l'alarmisme. Le président chinois a déclaré l'épidémie le 31 décembre 2019, alors que les premiers cas étaient apparus un mois auparavant et que, disent les témoins, tous les chauffeurs de taxi de Wu Han savaient qu'il y avait une épidémie. Mais enfin, il y avait un grand progrès, la Chine communiquait, même de façon imparfaite, et surtout dans le tréfonds de son P3, le laboratoire où elle avait temporairement collaboré avec l'institut Pasteur de Paris, elle identifiait la séquence génétique du nouveau virus, et, autre miracle, le communiquait aux autres pays, permettant de lancer sans retard les recherches thérapeutiques et vaccinales.

Chapitre 5

Une politique lancée d'en haut : le confinement pouvait-il être plébiscité ?

La question du plébiscite n'est pas neutre. Lors d'un anniversaire d'Hiroshima à Berlin, au Wissenschaftskolleg (institution créée sur le modèle de Princeton en 1960 ?), les trente *fellows* se sont gravement interrogés sur le déficit de démocratie au moment du lancement des deux bombes. C'est vrai que les recherches ont été

intensivement poursuivies dans le désert de l'Arizona (voir le dossier Oppenheimer), et que la décision a été assumée par le président Harry Truman sans aucune consultation populaire. Était-ce pensable, par temps de guerre, d'organiser une telle consultation ? La philosophe américaine Judith Swazey animait le débat. En l'écoutant regretter qu'une telle consultation n'ait pas eu lieu, les témoins (et pour certains rescapés) de la deuxième guerre, nombreux dans l'assistance, ne cachaient pas leur scepticisme. Si on avait permis à la population américaine de donner son avis par un vote, tous les citoyens auraient, disaient-ils, voté comme un seul homme la bombe sur les « Japs », qui voulait dire le retour des « boys à la maison. Comment la décision de la bombe, aurait-elle pu passer dans le débat public, à l'heure des décisions de frappe-éclair ? Sans parler de la perte de l'effet de surprise qui avait joué à fond contre les Etats-Unis au moment de Pearl Harbour, quand les Japonais avaient envoyé la flotte américaine par le fond en 1943 ? Les autorités militaires américaines comptaient bien sur l'effet de surprise pour éviter la résistance jusqu'au bout d'un peuple de kamikazes qui se proclamaient prêts à mourir pour leur Empereur. Mais la bombe atomique n'était pas l'ultime épisode d'un combat chevaleresque, elle était un moyen sale, un moyen vil, pour l'emporter rapidement en économisant la vie des soldats américains. Pour la morale, on verrait plus tard.

Dans ce combat aussi douteux, quel avantage représente la démocratie, et peut-on parler de démocratie sanitaire ?

Chapitre 6

Peut-on parler de démocratie sanitaire ?

« La sécurité sanitaire n'est pas uniquement une affaire d'experts, elle entre également dans une démarche de démocratie sanitaire. », affirme Emmanuel Hirsch, responsable pendant longtemps de l'éthique à l'Assistance publique en 20 ??

En démocratie, l'acceptation des mesures prises par le politique dépend de la valeur donnée à la science et à la rigueur des arbitrages en haut lieu. Si la gestion sécuritaire de la crise, il faudra revenir sur cette notion de crise, révèle une défiance profonde, une crise politique se superpose à la crise sanitaire.

La France vit depuis 2018 des mouvements sociaux qui révèlent un doute sur la légitimité des autorités et les agissements de l'État. Beaucoup de réseaux sociaux affichent leurs doutes d'emblée devant les discours et la référence aux experts. Les dissensions entre les Etats manifestent la faillite de la diplomatie internationale qui entérine les rapports de force, dont l'actualité apporte de multiples preuves. La menace pandémique peut, certes, susciter des solidarités nouvelles, sans pour effacer les rancoeurs et les repliements communautaires : le bien commun s'efface.

En 2009, la commission d'enquête sur la campagne de vaccination contre la grippe A (H1N1), avertissait que :

« La défiance à l'égard de la vaccination constitue un défi pour l'avenir. Demain, il nous faudra peut-être faire face à une nouvelle pandémie plus sévère. Comment pourrions-nous mobiliser le corps social ? Croit-on encore à la santé publique pour laquelle on a parlé de collapse (sic) et de défaite ? »

Une prescription encore trop verticale

En 2004, la France a adopté son plan de lutte contre la pandémie de grippe, remanié plusieurs fois, la dernière en 2011, qui, en l'absence de mise à jour connue du public, a constitué la feuille de route pour la gestion publique du coronavirus de 2019.

Comment maintenir (ou créer ?) un consensus social autour de valeurs communes (supposées universelles ?) et la confiance entre autorités et population ?

Comment le « Plan national de prévention et de lutte "Pandémie grippale" » prévoyait-il d'associer les différentes composantes de la société aux décisions ? L'assurance d'une unanimité tenait à l'affirmation de la transparence des processus décisionnels, d'où étaient supposées dépendre compréhension, et par suite acceptation et appropriation. Mais qu'entend-on par transparence ? Pas nécessairement le déluge d'informations parcellaires débitées à longueur de journée sur les ondes ? Ou les adresses des gouvernants équivalant parfois à des remontrances à des élèves indociles s'obstinant à tenir des colloques familiaux et des rencontres entre amis dans les parcs ? Ou encore les dithyrambes adressés aux « héros en blouses blanches », qui se passeraient bien d'être appelés tels et ne sont pas nécessairement consolés par les salves d'applaudissements programmés en début de nuit.

Certes, le plan était disponible, et libre à tout un chacun de le consulter et, au début de l'épidémie de 2020, d'imaginer son déroulement. Mais est-ce qu' une société atomisée et encouragée à se battre les uns contre les autres peut être ainsi convaincue et rassemblée ? Comment obtenir l'Union sacrée et le règne d'un Verbe qu'on écoute à genoux ? Où chercher un consensus reposant sur des valeurs éthiques implicitement partagées. Notons au passage que Jean-François Delfraissy, l'ancien directeur de l'ANRS (agence de recherche sur le Sida et les hépatites) est à la fois président du comité scientifique qui conseille Macron et président du Comité international d'éthique, cela signifie-t-il qu'il assume et concilie pleinement l'exercice de ses deux casquettes ?

Chapitre 6

A la base de la démocratie sanitaire. « L'Health literacy » ou l'alphabétisation en santé

Evolution de la vulgarisation et de l'éducation thérapeutique. Les débats populaires à propos de l'écologie.

Un exemple de grand débat, la consultation sur les vaccinations de 2018

Chronique du Coronavirus : la couverture médiatique sans précédent, communiqués ponctuels sur le Front

L'engendrement mutuel de l'information et de la psychose, fake news, infox et infos

Chapitre 7

Le peuple et le système immunitaire : immunité de troupeau (herd immunity) et immunité individuelle

Le système immunitaire est une fonction inventée à la fin du 19^e siècle au moment de la découverte des bactéries. Dans l'ambiance militarisée de cette fin de siècle, on l'a mobilisé dans la lutte contre ces mêmes bactéries, les métaphores militaires se sont multipliées pour une « Guerre contre les infections » dont le Corona a repris certains aspects. Les images du système immunitaire dans les ouvrages médicaux représentaient une forteresse comme les fortifications de Nauplie en Grèce, une succession de lignes défensives brisant l'élan des vagues d'ennemis à l'assaut.

La découverte ou redécouverte du microbiote (voir Metchnikoff, prix Nobel 19 ??) a rappelé que nous sommes immergés incessamment dans un monde vivant avec lequel nous entretenons des relations variables en cherchant une survie qui n'est jamais définitivement acquise, d'où les déconvenues après tant de batailles qu'on croyait avoir gagnées, à propos des infections nosocomiales ou des résistances aux antibiotiques.

Comment comprendre la longue aventure de l'atténuation et de l'aggravation de la virulence d'un virus circulant, quand l'un et l'autre phénomènes sont observables dans la Nature et paraissent aléatoires ? L'œuvre de Pasteur l'illustre bien dans ses travaux sur la rage : rappelons que le microbe de la rage n'est pas observable au microscope (il s'agit d'un virus), mais il est loisible de suivre ses effets dans les animaux inoculés au laboratoire, les chiens ou les lapins. Suivant une étrange logique, quelque peu acrobatique. Suivons l'expérimentation: au début, Pasteur transfère du matériel rabique d'un chien à l'autre jusqu'à obtenir un délai d'incubation de plus en plus court, c'est le virus dit fixe qui tue en une semaine, quand on sait que l'incubation de la rage chez l'homme peut durer des mois. Une fois que Pasteur a obtenu ce matériel ultravirulent et « fixe », qui tue à l'heure dite, il lui faut descendre l'échelle dans l'autre sens, cette fois en diminuant la virulence et retardant les effets de ses inoculations, jusqu'à obtenir un virus atténué et quasiment inoffensif. Atténué veut pourtant dire vivant, et c'est pour cela que les vaccins atténués peuvent provoquer des réactions secondaires indésirables, ils sont loin d'être inertes mais en revanche procurent une immunité plus longue et plus solide, c'est le cas du vaccin contre la rougeole, qui précisément fournit la « plateforme », le socle mis en place, en attente, dans les instituts de recherche, pour recevoir des antigènes provenant des virus lors des épidémies nouvelles, comme le Covid 19. Encore faut-il quelques travaux supplémentaires pour obtenir au final, sans trop de délai un produit fiable, efficace et sans danger, au cours de ce qu'on nomme les essais cliniques.

Le système immunitaire, une explication à tout faire (voir *Le dernier langage de la médecine*)

Dans la façon d'envisager la lutte contre l'épidémie, quel pari faire sur le système immunitaire collectif et son rapport avec les systèmes des individus ?

A quel moment l'immunité collective assurera-t-elle la décroissance de l'épidémie ? On sait que différentes stratégies se sont affrontées, à ce propos. La France, après peut-être quelques discussions au sein des comités, a choisi la stratégie de retarder à tout prix la progression de l'épidémie. La Grande Bretagne et la Suède ont pendant un certain temps choisi de miser sur une pente naturelle du virus qui finit toujours par s'atténuer et s'éteindre, ne trouvant plus devant lui des organismes sensibles, quand la majorité de la population est immunisée contre lui.

On s'est alors beaucoup interrogés sur la notion d'immunité collective. Ce terme, je pense, vient de l'anglais « *herd immunity* », traduit imparfaitement par immunité de groupe ou collective. Il serait dû à Alfred Topley et GS Wilson en 1932¹? Topley et Wilson sont les auteurs d'un manuel sur les principes de l'immunité et des infections, publié pour la première fois en 1929, qui a connu plusieurs rééditions et mises à jour depuis cette date. La traduction ne rend pas la saveur vétérinaire du mot qui signifie exactement « immunité de troupeau ». Le terme pointe la protection qui est assurée aux individus non immuns par ceux qui l'entourent, et le troupeau évoque la proximité des animaux à l'étable. Ce terme existait-il avant que les patrons de l'immunité anti-infectieuse l'inscrivent officiellement dans le vocabulaire de l'immunologie et de la santé publique ?

Si on remonte sur la trace d'un concept sinon un vocable, une première remarque s'impose : il est difficile de parler d'une immunité collective vaccinale avant les premières campagnes de masse de vaccination. Certes, elles remontent bien avant le siècle dernier. Dès l'annonce de la vaccine par le médecin anglais Jenner en 1798 (*Inquiries...*), la découverte a enthousiasmé la plupart des dirigeants de l'époque. Et le simple médecin de campagne qu'était Jenner a entretenu une correspondance avec tous les grands du monde, y compris le président des Etats-Unis, Jefferson, sollicitant conseil pour protéger leur population. Lors de la célèbre croisière de la vaccine, Balmis, envoyé par le roi d'Espagne Charles en 1803, a emporté le précieux vaccin conservé vivant sur des orphelins inoculés séquentiellement, jusqu'aux rives de l'Amérique latine et même jusqu'aux Philippines en Asie. A l'époque, les contemporains parlent de milliers de personnes s'offrant sans contrainte connue à la vaccine. Par la suite, la contrainte est entrée en scène, mais c'est une autre histoire.

Les campagnes de masse de vaccination de l'époque moderne ont commencé en 1954, avec le grand essai réalisé aux Etats-Unis avec le vaccin tué de Jonas Salk, et en URSS avec le vaccin oral vivant d'Albert Sabin en 1956. En Union Soviétique, le vaccin a touché plusieurs millions de personnes. A ce moment, il a été possible de vraiment discuter de l'immunité collective, protégeant ceux qui n'étaient pas vaccinés. Par la suite, on a beaucoup discuté des conditions de cette immunité collective : en d'autres termes, quel est le pourcentage d'immunisations nécessaire pour l'obtenir : les épidémiologistes ont proposé des chiffres variables selon la contagiosité du germe : par exemple, le taux requis de vaccinations est très élevé pour la rougeole, considérée comme une maladie terriblement contagieuse : un enfant peut contaminer jusqu'à 10 de ses congénères, ce qui veut dire qu'il faut un taux de vaccinations de l'ordre de 95% pour obtenir l'immunité collective. Lorsque le taux réel tombe en-dessous du seuil, il faut s'attendre à de petits foyers d'épidémie dans des milieux marginaux, comme les communautés religieuses (épidémie de rougeole dans le cadre de l'école Saint Pie X, polio des Hamish en Hollande, etc)² ou les migrants (épidémie dans un groupe de gitans, en bordure de la ville de Clermont-Ferrand)...

Il y a quelque chose d'ironique, pourtant, à comparer le statut de l'immunité de troupeau considérée chez les animaux d'élevage. La vaccination réglementaire ne suffit pas à les considérer comme sans danger. Paradoxalement, à plusieurs reprises, la vaccination d'un troupeau n'a pas suffi, aux yeux des autorités, à garantir

¹ AM Moulin, *History. Immunology with an emphasis on infectious diseases : a retrospective*, *Topley and Wilson's Immunology*, (10^e édition depuis 1929), HE Kaufmann and Michael W. Steward eds., London, Arnold 2005, pp 5-18.

² Lucie Guimier, thèse

la bonne santé du troupeau et l'absence de danger. La stratégie vaccinale apparaît, a contrario, quand il s'agit par exemple d'une affection très contagieuse comme la fièvre aphteuse (une maladie due à un virus non contagieux pour l'homme), comme une preuve que la maladie est présente dans le pays, et la viande d'animal vacciné, donc suspect, est refusée au passage des frontières en suite de quoi les agriculteurs, sur injonction des vétérinaires, doivent adopter la « méthode de Berg », un vétérinaire scandinave qui consiste à abattre un troupeau considéré finalement comme suspect. Méthode théoriquement interdite quand il s'agit de l'homme, mais il n'est pas besoin d'évoquer de sinistre mémoire, l'extermination dans les camps des déportés susceptibles de propager le typhus.

Maintenant, peut-on considérer qu'était pensable la stratégie de laisser au virus le soin de faire la part du feu, il y a évidemment quelque chose de révoltant à imaginer d'accepter le sacrifice des plus faibles, j'évite le terme de vulnérables, je dirai plus loin pourquoi, c'est-à-dire des vieux, des malades chroniques, des handicapés en tous genres, et la liste peut s'allonger vertigineusement. Mais la discussion de cette éventualité moralement insoutenable démasque néanmoins une interrogation légitime sur la compréhension de l'immunisation naturelle et son évaluation, en attendant l'arrivée d'un vaccin, pour lequel on annonce un délai insurmontable de dix-huit mois.

L'arrivée d'un vaccin pourrait être accélérée, c'est le sens de l'initiative dite *Human Challenge* qui nous vient d'un consortium situé à Harvard, par la réalisation d'un essai vaccinal sur cent volontaires, immunisés par le candidat vaccin, avant de subir l'inoculation expérimentale d'une dose à fixer par les scientifiques, du Coronavirus. Dans cet essai sur cent personnes, dont on ne sait pas exactement les critères de sélection, si ce n'est qu'ils ont entre 25 et 45 ans, et qu'ils sont réputés être « en bonne santé », reste évidemment à savoir quels critères sont retenus pour l'évaluer.

A-t-il existé dans le passé des stratégies de cohabitation avec le virus au sens large, en tâchant de limiter les dégâts ? En fait, la stratégie de confinement elle-même revient à affamer le virus en lui dérobant ses victimes. On pense à la stratégie d'un Koutouzof, refusant le combat à la Grande armée de Napoléon, reculant toujours plus loin en escomptant les effets tardifs du froid et de la faim sur un corps expéditionnaire coupé de ses arrières. La discussion est biaisée, parce que le débat a interféré avec une autre proposition, celle de tester toute la population pour séparer ceux qui seraient immunisés sans le savoir lors d'une infection passée inaperçue, pour leur permettre de vaquer à leurs occupations et venir en aide à leurs concitoyens au lieu de rester repliés, réponse tout à la fois à la paralysie économique et au manque de bras dans le système de soins. L'association des deux problèmes a obscurci le débat, et il était probablement trop tard pour assumer ce choix alternatif, qui a été suivi par un changement de cap dans l'Angleterre du Brexit

Conclusion

L'après Corona. Réforme ou révolution ?

Maintenant comment comprendre la fin de l'épidémie et ses suites ? Le virus doit-il vraiment être présenté comme un « ennemi » du genre humain, comme l'appelle le directeur de l'OMS, Tedros Yesughambre ? Pourquoi le décorer de ce titre décerné par l'homme, oubliant qu'il n'est qu'un être vivant comme les autres, en apprentissage constant d'une vie partagée avec beaucoup d'êtres vivants, y compris des virus, présents dans ses cellules et son génome, héritant d'une longue évolution, oscillant entre une cohabitation harmonieuse et des échappées pathologiques ? Le coronavirus n'est pas l'ennemi du siècle, nous sommes engagés dans une course de

fond avec lui et ses semblables, dont l'issue est douteuse comme celle de beaucoup de nos entreprises.

Chapitre 8

Préparer la société en profondeur, un essai à ne pas manquer

Qui l'emportera, des économistes, des politiques ou des moralistes ?

L'après corona dira si le choc subi aura été bénéfique, et si les bonnes résolutions prises dureront après lui, ou si l'énergie sera engloutie dans la réparation sans véritable nouveau départ, pire si les tendances de la société à une globalisation aveugle et un tout informatique continueront à s'imposer de plus belle et fermeront la bouche aux contestataires.

L'adhésion des citoyens à des choix qui ont été contraignants a-t-elle pris racine dans la pédagogie de l'épidémie, grâce à une information dite claire et pertinente, je n'ose dire transparente, car on a usé et abusé de ces termes qui engendrent beaucoup de malentendus, tout comme la règle de la sacro-sainte « vérité médicale », à partager sans modération, Comment les droits des personnes ont-ils été pris en compte, dans des conditions d'exception qui auront permis de gouverner par ordonnances, au nom de l'Union sacrée contre l'ennemi commun ?

Le second plan gouvernemental de prévention et de lutte « pandémie grippale » du 6 janvier 2006 avait occulté totalement les enjeux éthiques et sociétaux. Il y avait pourtant lieu de s'interroger sur les aspects sociopolitiques à prendre en compte pour assurer la cohérence du dispositif et à la recevabilité des mesures préconisées Ces antécédents me sont revenus en mémoire.

Une telle réflexion avait-elle été anticipée ou même simplement entreprise ? Selon l'avis n°106 du 5 février 2009 : une pandémie grave « peut exiger ... un effort de solidarité, un engagement des professionnels les plus exposés. Un consensus sur des valeurs éthiques partagées est indispensable pour préserver la cohésion de la société. » Quelques jours plus tard, le 20 février 2009, le Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale reprenait cette préconisation dans son « Plan national de prévention et de lutte "Pandémie grippale" ».

En 2007, nous avons tenu une petite réunion pour amorcer le débat sur les sociétés confrontées aux épidémies anciennes et nouvelles, sous la houlette d'Emmanuel, démographe, Bertrand Taithe sur la rage, le démographe Patrice Bourdelais sur la tuberculose et Anne Rasmussen sur la grippe et moi sur le paludisme avec Gilberto Corbellini? Xavier Bertrand, ministre de la Santé et des Solidarités, avait proposé la création d'un Comité d'initiative et de vigilance civiques (CIVIC), en vue d'une pandémie grippale et les crises sanitaires exceptionnelles. Le décret n° 2006-1581 du 12 décembre 2006 en fixait même les missions (article 1) Il était chargé :« [...] de proposer au Gouvernement toute action pouvant améliorer

l'appropriation par la population des mesures de prévention et de lutte contre la pandémie grippale et autres crises sanitaires exceptionnelles et de contribuer à renforcer la mobilisation de la population dans la perspective d'une telle pandémie. » Xavier Bertrand avait également placé un comité de pilotage « éthique et pandémie grippale » sous l'autorité du délégué interministériel à la lutte contre la grippe aviaire. **Après mars 2007, il n'en fut plus question.**

Voir, le 8 septembre 2009, avec Éric Favereau un manifeste dans le quotidien *Libération*, « Notre souci, préserver la démocratie ».

La loi du 5 mars 2007 relative à la préparation du système de santé à des menaces sanitaires de grande ampleur, détaille les moyens et les procédures, notamment avec l'intervention du corps de réserve sanitaire.

Les stratégies retenues sont mises en œuvre par des instances telles que le Centre opérationnel de réception et de régulation des urgences sanitaires et sociales (CORRUSS) et l'Établissement de préparation et de réponse aux urgences sanitaires (ÉPRUS) dont l'expertise est reconnue. ???? jamais entendu parler

Après les attentats de janvier 2015, l'accent a été mis sur l'analyse des phénomènes et à la production de données scientifiques utiles aux politiques publiques. Cependant, le terrorisme l'a beaucoup emporté sur les préoccupations sanitaires, à preuve le récent succès du livre de Bernard Rougier, mettant en garde contre le péril de l'islamisme gagnant les banlieues ou les grandes villes.

En 2009, Emmanuel Hirsch, dans l'ouvrage collectif *Pandémie grippale : l'ordre de mobilisation* soulignait les aspects humains et sociaux à prendre en considération de toute urgence dans l'élaboration des stratégies de lutte contre une pandémie et s'interrogeait sur les valeurs à mobiliser dans un contexte de crise sociétale. Il proposait de renforcer l'exigence de responsabilisation et de justice dans la gestion d'une crise sanitaire de portée internationale, de mieux caractériser les vulnérabilités (encore ce mot dépourvu de sens à force d'être énoncé dans des contextes différents) accentuées dans un contexte de pandémie, afin de prévenir les discriminations et l'accentuation des inégalités ; qu'il exorcisait par avance.

- Conclusion
- **A quoi sert l'expertise historique ?**
- **Parlons d'abord de l'expérience historique**

Il existe une pièce de théâtre intitulée La peste de Milan. Elle est due à un franciscain, un moine mineur qui n'avait donc pas été élevé à la prêtrise, le frère Cinquanta qui l'a écrite deux ans après l'épidémie, survenue en 1630 ; dont il avait été un des protagonistes, veillant au salut des âmes à défaut de guérir les corps. Cette pièce met en scène des figures familières de la société milanaise de son temps : des religieux, des médecins, des étrangers à Milan, des hommes et des

femmes, d'inégale condition et richesse. La pièce illustre exactement le déroulement d'une épidémie de peste à la Renaissance, et en particulier la recherche active des comploteurs qui sont accusés d'avoir « oint » les murs du poison de la peste animés par d'étranges motivations, le moine en fait discerne à la fois l'action du diable qui au fond se charge de la vengeance divine et la méchanceté des hommes. Mais on discerne très bien un doute chez lui quant à la réalité du complot, quand on voit le rôle des « corbeaux », en italien *monatti* ou *beccini*. Ce sont les pauvres hères chargés de transporter les malades au lazaret et d'enterrer les morts, évidemment un travail hautement à risque, mais grassement payé (de plus, ils auraient souvent détrossé leurs victimes, ce qu'on voit bien dans la pièce de Cinquanta. La mort qu'ici rôde n'empêche pas l'attrait du gain.

Le corbeau, terme utilisé en français lors des épidémies de peste pour la même fonction, est un animal associé à la magie et à la sorcellerie, et de mauvais augure. Il est devenu la figure de la dénonciation, dans le célèbre film de Clouzot à propos d'un individu qui sème la discorde et même la terreur en envoyant des lettres anonymes. Les corbeaux étaient-ils souvent protégés par une immunité chèrement acquise ? En tout cas, les médecins, pour discuter de leur survie paradoxale, évoquent une théorie sur l'inégalité des hommes devant la peste en fonction de leur constitution : le médecin Diomède, conscient de ce paradoxe, explique qu'il faut faire la différence entre le sang « famélique » qui absorbe immédiatement le poison (le malade est plus ou moins foudroyé), le sang « mélancolique », froid et humide, qui ne le réceptionne pas, et le sang « sympathique » qui est réceptif au mal et à la souffrance des autres. Caractéologie passionnante, en rapport avec la médecine hippocratique-galénique et sa théorie des humeurs. Le corps est le siège de quatre humeurs fondamentales, le sang, le phlegme (l'équivalent de notre liquide céphalo-rachidien, autour du cerveau et de la moelle épinière), les deux bilés, la bile jaune et la bile noire. La bile noire est à la limite des humeurs normales et pathologiques. C'est elle qui engendre la mélancolie (de *melas*, noir et *cholé*, humeur), une maladie grave qui existe toujours dans la psychiatrie » contemporaine. Le corbeau est malsain et cela le protège. Plus intéressant encore est le cas de celui dont le sang est « sympathique ». Il faut rappeler que le problème de la contagion au Moyen Age est indissociable de la question de la sympathie qui existe entre les êtres vivants, entre les hommes et entre eux et les animaux et les plantes, et même la totalité du monde : « le corps est un petit monde », profère Aristote dans un livre de sa Physique. La contagion résulte de cette sympathie qui pour s'exercer n'a pas besoin du contact physique, elle peut s'exercer à distance, par le jeu des perceptions (y compris du regard qui peut être mortifère comme dans le cas de la lèpre ou des affections des yeux chassieux chargés de pus), de l'imagination et de la mémoire. C'est ainsi que l'on peut contracter des maladies en vertu de ces sympathies, de ces similitudes profondes, les émotions comme la compassion, le mot est pratiquement synonyme de contagion, dans la langue des médecins de l'école de Salerne au XIV^e siècle, imprégnée de médecine arabe (le canon d'Avicenne (11^e siècle) est leur bible). Tout le spectre des réactions immunitaires est ainsi restitué, de la « résistance » à la sensibilité aux infections, et il est évidemment difficile de se replonger dans l'étude des mentalités, sans pour autant refuser une sorte d'analogie.

La pièce de Cinquanta met en scène des individus ordinaires saisis par la peste et terrifiés par la perspective du lazaret où ils vont mourir ou le choix qui leur reste d'être emmurés dans leur domicile sans espoir de ravitaillement. Tous les

détails sont évidemment susceptibles d'évoquer les phénomènes présents sous nos yeux même dans une forme adoucie, et de se remémorer comment les Africains, il y a cinq ans ont vécu des épisodes analogues : l'enlèvement par des hommes masqués le refus de laisser voir les cadavres de leurs morts à la famille, l'enterrement clandestin avec parfois la perte du souvenir du lieu de sépulture etc. Il n'est pas jusqu'à de petits détails qui sonnent familier. Les pièces de monnaie à Milan, pour éviter la contagion, étaient trempées dans du vinaigre. Dans plusieurs magasins, on voit la mention « si possible, payez par carte bancaire, évitez la monnaie.

Constituer des réseaux de terrain, soutenir la recherche/action : l'exemple de la lutte contre le sida et du rôle des associations

Confirmation de l'intérêt d'une conscience historique : phénomènes de peur, et de discriminations contemporaines de l'expérience de la menace, l'insécurité, l'impuissance et aussi l'impression de dissimulation des faits et l'explosion des controverses. L'Agence nationale de recherche sur le sida (ANRS) a soutenu le travail de recherche dans le champ des sciences humaines et sociales.

La confiance entre la société, les experts et les responsables de la santé publique, est indispensable à la mise en œuvre des politiques publiques, y compris par temps d'épidémie. Aristote il y a vingt-cinq siècles, s'est posé une question a priori insolite voire absurde, comment se fait-il, regrette-t-il que la maladie se transmette et non la santé, ce qui signifie qu'il y a des échanges entre les corps par contacts et proximité ? Mais il revient sur cette affirmation : la santé est sinon transmise du moins influencée par l'arrivée du médecin. Toute une déontologie a été élaborée par Ruhawi, un arabe chrétien du Xe siècle ? une parole brève mais claire et énergique, une présentation agréable et soignée, illustrent et concrétisent la confiance placée dans les paroles du docteur qui rassure et rétablit l'espérance ou du moins précisément calme l'angoisse torturante, voilà une anticipation sur le fait que le médecin peut être un remède cela rappelle certaines bonnes pages de Balint, à l'époque où il a revalorisé la consultation (voir aussi Norbert Bensaïd).

Les réseaux de solidarité sur le terrain permettent de préserver les liens sociaux et la cohésion de l'action entreprise. Exemple de la réserve sanitaire qui a été instituée en 2007 suite à l'épisode de chikungunya à la Réunion représenterait aujourd'hui une capacité d'initiative nécessaire. Elle est en effet constituée de professionnels de santé volontaires pouvant être mobilisés par l'État très rapidement, lors d'une situation sanitaire exceptionnelle. Demander son avis à Dellagi

Le défi est arrivé de savoir si notre démocratie peut fonctionner. la réponse des pouvoirs publics, est adaptée au jour le jour, La société peut-elle parvenir à penser ensemble, dans le cadre d'une concertation publique qui me fait souvenir de celle de la vaccination, les principes et les valeurs à affirmer et à défendre en démocratie. Après tout, il y a un rappel de tous dans le terme pandémie. très bon